



L'ART SAUVERA LE MONDE

« Arthur Rimbaud est descendu dans le labyrinthe arachnide de la ville aux effluves métalliques et aux bruits de pistons huilés. Il écoute sous les routes la voix des anges rebelles prisonniers du futur qui brouillent le chant des sirènes au goût d'écailles fétides. Des filles aux chevelures de fleurs exotiques passent en rêvant dans les affiches numériques sur les gratte-ciel emportés par des rafales de poudre carbonique et de soleils tachés d'arcs-en-ciel noirs. »

Ce sont les premières phrases du roman *Les déserts de l'amour*, qui sortira prochainement dans les librairies, et que je découvre sur une liseuse en fin de batterie, dans le chaos sonore du métro, perché sur un muret en hauteur, pendant que les gens passent en bas à quelques mètres, occupés sans relâche à leurs affaires, stressés par les heures du temps qui ne veut pas crever.

Une sensation de rêves embrumés et de lumières hystériques explosent comme un big-bang silencieux dans la matinée chaude qui se profile au-dessus de Manhattan. Quelque chose de nouveau vient de se produire et se tortille en serpent électrique dans la toison de mes nerfs. Smells like teen spirit craché lancinant ou brutal par Kurt Cobain ressurgit dans ma mémoire et me froisse le mental. Origami sauvage de mes pensées.

Peut-être un cappuccino sucré dans un bistrot oublié à la périphérie de la ville, à côté d'un juke-box aux allures de Cadillac Eldorado, me redonnera le goût de vivre jusqu'au crépuscule, quand les étoiles s'écraseront à l'horizon en gerbes multicolores. Non, plutôt un Monaco bien frais, des bretzels pour exciter les dents, et la ville qui s'évapore à travers la fenêtre, jusqu'au bout des océans impassibles.

En attendant la divine extase des jours heureux, dans le flot tumultueux de cette nouvelle année, je redescends moi aussi à la surface du monde, sur l'asphalte qui tourne, bien décidé à comprendre le pourquoi du comment. Maintenant et dans tous les sens.

SUBWAY

Les choses importantes se déroulent à l'abri du grand jour, dans le secret de l'inconscient collectif. Des machineries énormes, invraisemblables, composées de milliers de rouages, de roues dentelées, de mécanismes à ressorts, le tout d'une incroyable complexité, et d'une beauté du métal sans précédent, tournent en sourdine sous nos pieds. En prêtant l'oreille, on peut entendre un vague bourdonnement d'abeille. Pour accéder à ces vastes salles souterraines, il suffit de prendre des ascenseurs, dissimulés à certains endroits de la ville. Pas évident de les trouver, il faut parfois chercher une journée entière pour deviner l'encadrement caché d'une porte.

J'ai parcouru les rues de long en large, squattant les bistros quand la fatigue survenait, étudiant le plan des quartiers, essayant de définir une logique dans la disposition des portes. Les écouteurs de mon smartphone diffusant suave *West Side Story* ou *Rhapsody in blue*, de quoi dessiner des volutes new-yorkaises sur l'eurométropole strasbourgeoise.

Une porte se trouve dans l'église Saint Pierre le Jeune, derrière le pilier rouge, mais je n'en dirai pas plus, le rêveur averti saura voir l'entrée qui conduit au centre du globe. Il saura actionner l'ascenseur et descendre sous la ville mugissante. Et découvrir l'impensable vérité qui orchestre la matière, contrôlée par le cadran des heures télévisuelles.

AREKULTUR & Life'n'Rock

LE SECRET DES MOTS

« J'aime dans le temps Clara d'Ellébeuse, l'écolière des anciens pensionnats, qui allait les soirs chauds, sous les tilleuls, lire les magazines d'autrefois. » (*Francis James*)

Les phrases sont des clés pour une multitude de choses : fixer des idées, organiser des stratégies, ouvrir les royaumes du rêve, amener les galaxies sur une feuille, écrire des histoires et voyager dans le temps. Tout se passe en fait dans notre tête, tout se construit à l'intérieur, tout vient d'une source enfouie au fond de nous. Ce que je veux dire, c'est que le monde extérieur, passé présent et futur, découle de notre inspiration à le visionner, nos visions se traduisant alors en mots, et donc en phrases.

Serait-ce le Verbe tout puissant qui orchestre l'univers ? Celui qui matérialise les films en quatre dimensions de l'infiniment petit à l'infiniment grand ? Bien sûr, c'est lui, qui œuvre aussi dans les mots, leur donnant ce pouvoir inimaginable dont nous ne soupçonnons même pas toute l'étendue.

Une fois ce principe connu, nous pouvons vivre enfin autrement, ouvrir la porte de la cage et nous évader dans les dimensions. C'est au choix, suivant notre désir, et nos aspirations les plus folles.

Salvador Dali a montré la voie, pour ne citer qu'un des pionniers de l'exploration psychique, son exubérance géniale a repoussé les limites au-delà de l'impossible. On peut évidemment préférer La javanaise de Serge Gainsbourg au piano, une autre façon de plonger dans le temps, et hors du temps. Ou encore se laisser emporter par les grandes images panoramiques cinémascope technicolor de la science-fiction. Dans tous les cas les mots circuleront et ne manqueront pas de révéler les émotions, les émotions révélant les mots.

Et nous revoilà avec Clara d'Ellébeuse, sous les tilleuls, dans cet été d'autrefois, écoutant le bruit lointain du temps qui passe, le cœur serré, bouleversé par un amour sans fin. Maintenant que vous savez, quelles merveilles ne vont pas surgir sous vos doigts tremblant, les yeux éblouis de lumière !

SOUVENIRS SOUVENIRS

Le concert des Beatles sur le toit d'Apple Records au 3 Savile Row à Londres, c'était le 30 janvier 1969. Il y a des moments uniques dans l'existence. Des personnes marquent le temps comme un signet dans un traitement de texte. Ils laissent une empreinte, un repère, qui ressort bien longtemps après, émergeant à la surface du monde. Une bouée de sauvetage en couleurs dans le vaste naufrage de nos vies en noir & blanc trop routinières tournant dans un quotidien en boucle.

Je me souviens de choses plus banales mais tellement étourdissantes. Les bandes dessinées *Meteor* et *Sideral*, l'univers totalement déjanté des *Amazing Stories*, les monstres hideux de l'espace et les Barbarella aux corps de pin-up.

J'ai rêvé avec *Le Fantôme du Bengale*, crapahutant dans la jungle luxuriante en collant rouge et slip noir rayé. Mandrake transformait les yeux des personnes en projecteur, leurs images mentales se dessinaient dans un cercle lumineux sur le mur. J'ai décalqué Batman avec des feuilles carbone bleues pour le colorier.

Après tout, les histoires imaginaires sont des concerts sur le toit de nos têtes, pleines de couleurs et de rêves, des centaines de signets dans le traitement de texte de nos pensées, des moments inédits en reliefs cinématographiques touchant au sublime divin. Et qui nous montrent la voie de toutes les évasions, au pays des merveilles d'Alice.

A DAY IN THE LIFE

Du vent en rafales, je rase les murs de la city, me planque dans l'encadrement profond de portes, sous la protection de buildings séculaires. Des armadas de guerriers célestes et autres divinités démoniaques passent dans le ciel sur d'immenses navires de nuages aux voiles d'ombres noires. Menées par l'Imperator, grand maître des airs, à travers les vastes nuées d'azur.

Sigmund Freud parle de carnaval psychotique en ajustant ses lorgnons, le regard vif et perçant. Groucho Marx le contredit, les sourcils épileptiques, en affirmant qu'il s'agit de comédie musicale hollywoodienne.

Je débarque du bus derrière les Halles et prends une Anglaise aux abricots chez Paul, que je déguste en marchant d'un pas ralenti vers le centre ville où la populace s'agglutine autour des magasins aux vitrines saturées de soldes plus exceptionnelles les unes que les autres.

Je visite une nouvelle fois les étages de la Fnac, propulsé vers le haut par des escalators aussi rapides que des limaces fuyant le bec vorace des corbeaux. Et je parcours les titres des livres au troisième, les pochettes des films au deuxième, et les différentes formes de clavier des pc au premier. Avant de retrouver la rue et la grisaille du monde qui neige dans le souffle des turbulences.

J'atterris après le passage d'un pont dans le seul bistrot terminus de la Galaxie, un vortex perdu où viennent échouer les sliders et autres paumés des quatre coins de la zone fantôme, au cœur de la capitale européenne et de cette après-midi qui aurait pu être romanesque.

Mais la belle princesse aux caresses de velours et de soie n'a pas débarqué avec son carrosse tiré par huit chevaux blancs empanachés. Le dealer des rêves ne propose que des trips oniriques bas de gamme.

Il faudra me contenter d'une poupée virtuelle aux pixels rapiécés, et aux gestes mécanisés des humanoïdes femelles de Silent Hill. J'oubliais que c'était les soldes.

EN ROUTE VERS MARS

L'Empire n'a jamais pris fin. C'est la phrase qui revient comme un refrain dans la vie de Fat Horselover alias Philip K. Dick. Le gars est touché un soir par un faisceau de lumière rose extraterrestre qui lui communique des informations capitales sur l'avenir du monde et de l'univers. Nous vivons dans un immense hologramme en état d'idiotie, car nous avons perdu la conscience d'exister et de communiquer avec les autres. Nous croyons connaître la réalité alors que nous ne percevons que des rêves dans un sommeil psychique sans fin. Et le plus important, nous sommes contrôlés et manipulés par l'Empire, un système gouvernemental qui vient de l'âge préhistorique des dinosaures. Des savants à la solde de la conspiration mondiale ont truqué le temps, il s'écoule dans le mauvais sens. (*SIVA, Philip K Dick.*)

D'ailleurs le temps n'existe pas, toutes les philosophies marginales prônent un présent éternel. C'est le grand orgasme cosmique que Salvador Dali recherche dans *Saint Naufrage des Extases* du mage Druillet. La matière est une aberration de l'esprit, un cyclone perturbateur de la psyché, une enveloppe osseuse à l'image des hybrides biomécanoïdes de Giger, l'ambassadeur des mémoires de l'underground.

Nous n'avons jamais été mortels, l'heure est venue de reprendre le feu de l'éternité aux divinités du mandala noir, celles que nos peurs ont créées, ouvrons enfin nos yeux de diamant et regardons émerveillés les images stroboscopiques du nouveau monde paradisiaque.

MEMOIRE INTERDITE

Bienvenue dans la matrice. Le réseau de la conscience épileptique parcouru par les électrochocs de l'information. Je suis descendu dans la ville aux reflets de béton et d'acier, à la recherche du grand secret : la conscience qui se pense. L'acropole funeste des buildings aux répétitions hypnotiques étire ses drames humains le long d'interminables avenues. Panneaux publicitaires géants, logos égyptiens, symboles sataniques. Il pleut des larmes de carbone sur mes overdoses de rêves en blu-ray.

Le dessinateur Moebius a décrypté la complexité technologique des mondes de l'instrumentalité. Sa ligne claire témoigne d'une compréhension de l'impossible. La clé du 22e siècle est aussi inscrite dans le graphisme flamboyant des jeux vidéos.

Cherchez du côté de votre vie de tous les jours, dans les banalités les plus classiques, les idées les plus anodines : des secrets brillent en sourdine, enfermés dans la gangue des apparences. Le moindre objet devient fantastique ; c'est juste une question de vision, de définition. Redéfinissez le quotidien, tournez une nouvelle fois le film, en improvisant les scènes avec la fantasy de l'imaginaire flamboyant en plus.

Il ne reste plus qu'à plonger éveillé dans les hologrammes océaniques de la matière vivante. Et nager à contre-courant du système social en adorant l'individualité marginale du nain et de la fée. La danse envoûtante des filles cyber spatiales annonce les extases de la nouvelle philosophie, celle de l'amour retrouvé.

Lone Sloane, le renégat aux yeux rouges, voyage toujours dans le tourbillon incandescent des galaxies. Tout vient de l'avant Big-bang et finira dans le délire de l'Eden reconquis ou le cri douloureux des anges en flammes. Avec l'envol effarouché des oiseaux mystiques aux plumages ébouriffés de frappeurs.



<http://arekultur.ek.la>

FUTUR & FUTUR

En 2130 le monde sera toujours pareil, avec quelques nouveautés technologiques et d'éternels conflits à gérer. Comme cela a toujours été depuis la préhistoire, l'épopée des pharaons, les grandes guerres planétaires et la fameuse incompatibilité des amants désunis.

Nous serons de retour, enfin ceux qui voudront se réincarner pour une raison ou une autre, prêts à refaire un tour de manège. Les rôles seront distribués selon les capacités de chacun et les karmas à résoudre.

Je reviendrai, le style Tintin, journaliste intrépide et vaillant. J'aurai un pc blanc ultra plat et léger. Et j'écumerai les capitales, de Paris à New York et de Londres à Pékin, envoyant mes articles aux quatre vents. Je bouclerai des romans légendaires dans des hôtels antiques perdus au bord des océans.

Le Big-bang n'aura plus de secret pour moi, j'irai jusqu'au bout du temps en voyage sidéral, et les civilisations extraterrestres m'offriront des interviews exclusives.

Les étés rouges seront plus longs, enveloppés d'éternité, avec des balades interminables sous le soleil couchant. Délice des parfums champêtres dans la chaleur douce du soir !

Les hivers blancs seront sculptés d'étoiles scintillantes embrasées par la lumière aveuglante de la neige et des ciels de cristal.

Et nous réinventerons le rêve au cœur des nuits océaniques, quand les catamarans glissent sur les flots du sommeil, vers les îles paradisiaques de l'amour.

Arekultur & Life'n'Rock

*Le Journal indépendant
des Arts & Cultures*

67000 Strasbourg

Concepteur : LM

© AREKULTUR 2018